

Saint-Simon ou les Mémoires d'un diable : le nom dupe erre

Pierre Falicon

Pour le psychanalyste qui reçoit un parlêtre, il s'agit désormais de « jouer une partie entre délire, débilité et duperie [afin de] diriger un délire de manière que sa débilité cède à la duperie du réel »¹

Saint-Simon a vécu à Versailles de 1691 à 1723, et rédige ses Mémoires de 1739 à 1749. De 1723 à 1739, il ne fait que quelques apparitions à la cour, mais travaille en solitaire à de nombreux textes politiques.

« D'un trait de plume, il arrache le masque...Dans ce pays, qu'est Versailles... Saint-Simon n'est dupe de personne. »²

Revanche, vengeance, médisance au long cours, les Mémoires sont l'obsédante anamnèse d'un monde depuis longtemps disparu. Pour Saint-Simon lui-même qui écrit des mémoires longtemps après les événements, et plus encore pour nous. Pour être intempestifs, ces mémoires ne sont pas pour autant inactuels.

Saint Simon ne serait pas dupe des semblants, pour autant cette entreprise qui se joue sous l'égide du néant, au bénéfice du néant de toute choses, le conduit-elle à délirer ? Quelle partie joue Saint-Simon : entre délire, débilité et duperie, c'est la question que nous posent aujourd'hui ses Mémoires.

L'homme qui prend la plume une quinzaine d'années après avoir quitté Versailles s'apprête à vivre une deuxième vie. Il a gardé d'une cour brillante et cruelle une verve de conteur, un art de la réplique, une fulgurance de trait qui n'ont plus que la page pour flamboyer. Dans les portraits, nous l'entendons parler. Mais à quoi bon, demandera-t-on, habiller pour l'hiver les fantômes d'un autre règne ? La réponse pour Saint Simon s'impose : « pour nous apprendre à lire – lire les visages, les corps, les signes ». Lire ce monde qui se présente à nous comme un réel. « ...Nous ne devons pas craindre, mais chercher à connaître les hommes bons et mauvais pour n'être pas trompés, et sur un sage discernement régler notre conduite et notre commerce.³ »

Saint Simon lecteur de signes, voilà qui intéresse le clinicien.

Démasquer : la société des masques

L'entrée dans l'arène sociale qu'est la Cour de Louis XIV est concomitante de sa décision d'écrire. Ensuite, après avoir quitté la cour, loin du tumulte, il a refondu les matériaux accumulés pendant cinquante ans : notes diverses, brouillons, lettres, annotations du Journal de Dangeau, etc.

La vie de cour, l'historien des mentalités Norbert Elias le rappelle dans son ouvrage *La société de cour*, ne donne pas aux courtisans le sentiment de participer à une pénible mascarade. Ils voient en elle le cadre de la civilité, au point qu'être un courtisan, ce n'est pas porter « un costume imposé de l'extérieur », c'est épouser une forme

¹ Miller, J.-A., « *L'inconscient et le corps parlant* », *La Cause du désir*, n°88, Paris, L'École de la Cause freudienne, 2014, p. 114.

² Ravier François, *Le monstre sous le masque : Saint-Simon ou la pointe assassine*, in *revue des deux mondes*, p.55-61

³ Saint-Simon, *Mémoires*, tome I, édition d'Yves Coirault, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, p. 12.

d'existence jugée naturelle et l'on peut dire que « le masque a déjà pris la place de la figure, il est déjà un objet d'auto-estime, de fierté, de satisfaction ». Ce que nous appellerions la norme sociale, celle des comportements, des usages sociaux qui font le lien social.

Tout ceci au bénéfice du pouvoir centralisé que construit et impose Louis XIV. La Cour est aussi le point d'où se transmettent les nouvelles conduites qui vont s'étendre aux autres couches de la société. Ce point, c'est le regard constant de Louis XIV sur la parade sociale que règle l'instrument de l'étiquette, qui règle toutes les minutes de la parade sociale, regard auquel Saint-Simon substitue le sien propre, envers de l'histoire du siècle de Louis XIV. On est d'emblée frappé par l'exorde des Mémoires. On y voit Saint-Simon se réclamer du Saint-Esprit pour justifier son droit d'écrire l'histoire. Écoutons-le : « Mais, si on n'ose mêler en ce genre le Créateur avec ses créatures, on ne peut aussi se dispenser de reconnaître que, dès que le Saint-Esprit n'a pas dédaigné d'être auteur d'histoires dont tout le tissu appartient en gros à ce monde, et serait appelé profane, comme toutes les autres histoires du monde, si elles n'avaient pas le Saint-Esprit pour auteur, c'est un préjugé bien décisif qu'il est permis aux chrétiens d'en écrire et d'en lire ».⁴ Le roi est le représentant de Dieu sur terre, Saint Simon, duc et pair de France par la grâce de Louis XIII, est le représentant du Saint-Esprit. Il est du côté des jansénistes pour qui le monde est vanité. Il écrit au nom d'une politique spirituelle.

Sous le règne de Louis XIV la mascarade atteint un sommet, c'est le principe politique de la centralisation du pouvoir absolu sur les êtres, un pouvoir quasi métaphysique}, Louis XIV étant roi par la grâce de Dieu

Une métaphysique politique au service de la normalisation des semblants

Au chapitre XXIV (1704), alors que Saint-Simon retrace des épisodes de la guerre de succession d'Espagne et qu'il évoque toute une série de décès qui ont endeuillé la cour cette année-là, il fait état d'un étonnant événement. Il raconte que, l'hiver 1703, la mode était à un type particulier de mascarade. On portait, sous un masque quelconque, un autre masque représentant des personnes de la cour « en sorte qu'en se démasquant on y était trompé, en prenant le second masque pour le visage », alors que « c'en était un véritable, tout différent, dessous ».⁵ Quand, l'hiver suivant, on voulut réutiliser les masques de cire de l'année passée, on constata que, malgré tout le soin qu'on avait apporté à leur conservation, deux d'entre eux étaient dans un état de dégradation irréversible. Ils représentaient Bouligneux et Wartigny, chefs militaires récemment tués devant Verue. Les deux masques avaient, dit Saint-Simon, « la pâleur et le tiré de personnes qui viennent de mourir ». Ils firent horreur à toute l'assistance quand ils parurent au bal dans cet état. Le mémorialiste ajoute que nulle restauration ne fut efficace et qu'on dut, à la fin, les jeter. Le prodige suscite l'étonnement général. Saint-Simon croit devoir s'excuser de consigner quelque chose d'aussi invraisemblable : « Cela m'a paru si extraordinaire, avoue-t-il, que je l'ai cru digne d'être rapporté ; mais je m'en serais bien gardé aussi, si toute la cour n'avait pas été, comme moi, témoin, et surprise extrêmement, et plusieurs fois, de cette étrange singularité. »⁶

⁴ Saint-Simon, Mémoires, introduction, « S'il est permis d'écrire l'histoire, singulièrement celle de son temps.

⁵ Cité in de Waelhens, Alphonse. Le duc de Saint-Simon : Immobile comme Dieu et d'une suite enragée (Publications des facultés universitaires Saint-Louis t. 20) (p. 262). Kindle Edition.

⁶ Ibid.

Le point de vue du regard

Mr. Van der Cruysse, dans son ouvrage *Le portrait dans les Mémoires du duc de Saint-Simon* (Paris, A.G. Nizet, 1971), insiste fortement sur l'importance du regard chez Saint-Simon : « L'outil que le duc trouve à sa disposition dans cette entreprise de pénétration est son regard, ce terrible "regard de fou". Il y a dans les Mémoires toute une gamme d'intensité dans l'exercice de la vue. Depuis les "yeux baissés respectueusement" ou "avec embarras" ou bien "fichés sur le parquet", en passant par le regard "clandestin" ou lancé "à la dérobée", le regard "gouverné avec lenteur" et "horizontalement pour le plus haut", le "léger coup d'œil" il y a aussi le regard "avec fermeté", le regard dirigé "fixement", "un peu hagardement", "de tous mes yeux" ou "entre deux yeux", pour culminer enfin dans "les yeux toujours fixés sur mon homme", dans les "regards de feu", "les regards à pénétrer" et dans "le coup d'œil que j'assénai vivement sur lui" » (op. Cit., p. 69-70).⁷ Saint-Simon n'a eu de plaisir que par un seul de ses sens : la vue, et lorsqu'il parle du plaisir des yeux, se nommant lui-même voyeux. Lors de la visite de Pierre le Grand à Paris, « il devient d'une obscénité rare, se dépeignant à son poste de sentinelle immuable, perçant de [ses] regards clandestins chaque visage, chaque maintien, chaque mouvement, et y délectant [sa] curiosité. » Les Mémoires sont l'enfant de ce plaisir.⁸ Saint-Simon, pur regard, prend la place vide du mort. Le mort a un nom, un nom du père pour Saint-Simon. : Louis XIII, qui a élevé à la pairie son père. Pour Saint-Simon, Louis XIV a perverti diaboliquement l'héritage de son prédécesseur.

Le Saint-Esprit est celui dont se réclame le jansénisme, Saint-Simon ayant comme idéal l'abbé de Rancé qu'il visite à l'abbaye de La Trappe retiré dans le désert.

L'écriture est pour lui la vengeance contre le temps mortifié de la répétition du même qui est celui du temps immobile de la Cour et qui doit rester à tout prix secrète.

L'écriture est la vengeance voulue impuissante car secrète, dans le monde qui le comprime, l'emprisonne, c'est la revanche de l'écriture. L'écriture c'est la revanche du temps pointant un tout autre espace, celui de la jouissance. Saint-Simon dit qu'il pouvait « s'espacer » par l'écriture. Le temps social décrit par lui dans ses mémoires qui semble partir d'une diversité est la machine de semblant toujours identique qui recouvre le vide. Rien de nouveau sous le « roi » soleil. Vanité, tout est vanité ? Non l'écriture, solitaire, demeure.

« Quand Saint-Simon dit qu'il a pu s'espacer c'est qu'il a joui. »⁹

Saint-Simon : « Moi cependant je me mourais de joie ; j'en étais à craindre la défaillance ; mon cœur dilaté à l'excès ne trouvait plus d'espace à s'étendre... Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans la vengeance ; je jouissais du plein accomplissement des désirs le plus véhéments de toute ma vie ».¹⁰

⁷ De Waelhens, Alphonse. *Le duc de Saint-Simon : Immuable comme Dieu et d'une suite enragée* (Publications des facultés universitaires Saint-Louis t. 20) (p. 368). Kindle Edition.

⁸ Bastide, François-Régis, chapitre « Yeux » in Saint-Simon, Kindle Edition.

⁹ Sollers Philippe, *Théorie des exceptions*, Folio essais, Ed. Gallimard, 1966, p.42

¹⁰ Idem, *Saint Simon in Théorie des exceptions*, p.42

Saint-Simon se fait dupé d'un réel ?

Dans le temps vidé de l'écriture qu'habite Saint-Simon un événement unique vient faire pour lui pour une seule et unique fois rencontre d'un Réel.

Le 21 janvier 1743, il est en train d'écrire la page 1153 de son grand manuscrit¹¹, voici soudain, déchirant le papier, une ligne entière de signes qui imitent des larmes ; en son milieu, une croix...

Madame de Saint-Simon est morte.

Cf. annexe

Trois temps logiques :

Premier temps :

Cette page raconte l'habile manœuvre militaire du marquis de Gassion dans la bataille de Douai en 1711. Récit historique. Saint-Simon, rappelons-le, écrit ses mémoires bien longtemps après le déroulement des événements qu'il décrit.

Temps deux :

Tout d'un coup le texte s'interrompt, sans transition. Le réel surgit comme événement présent dans le temps de l'écriture et dissout son ordonnancement. Saint-Simon inscrit une quarantaine de signes illisibles qui à première vue ne ressemblent à rien de formé : c'est maladroit, erratique bien que tracé sur une seule ligne horizontale. Ces formes sont des larmes et à un endroit Saint-Simon trace une croix. Il y a là interruption de l'écriture, du langage écrit. Ceci inscrit le contre-coup direct de l'épreuve qui brise une seule et unique fois la vie de Saint-Simon : le décès de son épouse le 21 janvier 1743. Cette interruption s'inscrit en même temps dans la vie de Saint-Simon, il abandonne ce jour même la rédaction des Mémoires. Il entreprend de redécorer son appartement en disposant partout les signes de son deuil. Il fait tendre de noir son cabinet de travail, recouvrir son lit de gris, couleur cendre. Il portera le deuil pendant un an. Ce jour-là l'optique de Saint-Simon sur le découvrement des semblants a été mise en déroute. Il s'agit du suspens d'un langage frappé d'impuissance.

Temps 3 : se faire dupé d'un réel ?

La reprise du récit des Mémoires six mois plus tard fut permis par la médiation d'une pratique du deuil doublée d'une réflexion sur la charité : cela répond à la question que se pose Saint Simon : savoir s'il est permis d'écrire et de lire l'histoire, qui constituera le préambule de son œuvre. La charité dans le préambule est la caution qui lui permet d'écrire les mémoires. Puis il reprendra sans transition, sans explication ses Mémoires sur le récit de la mort de l'archevêque d'Albi.

Toute la puissance de l'écriture a été subvertie par un geste inscrit sur le papier, en une ligne hors sens. Mais les semblants demeurent et reprennent leurs droits. Saint Simon dupé d'un réel ? Plutôt de semblants renouvelés par l'ordre du Saint-Esprit ? La question reste ouverte.

Sollers : « Le monde du semblant sera éternellement le même en expansion de fausseté radicale. Nous croyons y vivre, y passer, quand nous ne sommes que les locataires de quelques noms enfouis, refermés ».¹²

¹¹ Cf. annexe, Page exposée à la Bibliothèque nationale de Paris dans le cadre de l'exposition consacrée aux Manuscrits de l'extrême, 4 avril-7 juillet 1979

¹² Sollers, ibid. p.43

Il faut continuer... écrit désormais Saint-Simon en acte, par ses Mémoires repris après que l'interruption du réel insoutenable a fait effraction.

Larmes – Manuscrit de Saint-Simon.